

d'obtenir à ses examens avec une facilité qui l'éberlua le premier, six boules blanches, c'est-à-dire « les éloges ». Il n'avait pas été peu fier de jeter ce laurier à la tête des siens. Non pas qu'il en fût dupe, mais sa vanité affamée y trouvait son compte. Enfin quel argument triomphal contre les reproches d'indignité et de dévoiement causés par

le rugby! Confondus et flattés par tant de précoce valeur, monsieur Gélino dont les études avaient été désordonnées, madame Gélino qui vénérât dans les « peaux d'âne » de toutes sortes, le talisman de la fortune, étaient contraints de ménager un fils qui leur donnait de telles satisfactions.

(A suivre.)

JEAN BERNIER.

Notes sur la Commune

Nous sommes loin d'elle, terriblement loin.

Entre elle et nous, il y a autre chose que l'écrasement des organisations révolutionnaires pendant les vingt premières années de la III^e République. Il y a surtout de longues décades de social-démocratie. Sont-elles même achevées ?

Il y a aussi trente ans de radicalisme campagnard.

Le soldat versaillais et le soldat fédéré sont des personnages historiques.

La Commune est la première révolution prolétarienne. Mais la Commune est aussi la dernière révolution communale. Elle a gravité autour du vieil Hôtel de Ville. Et elle l'a détruit en mourant. L'Hôtel de Ville est l'édifice révolutionnaire du Moyen Age.

Qu'est-ce que l'industrie française en 1871 ? Quelques grandes cités, isolées dans une masse rurale que le mouvement économique n'a pas encore gagnée à une politique d'époque capitaliste. Le paysan français a eu sa terre en 1789. Il lui a fallu cent ans pour sortir entièrement de l'ancien régime.

Le Paris de 71 a beau être une admirable ville révolutionnaire, devançant toute l'Europe d'un demi-siècle, et permettant à Karl Marx de fonder sur une expérience réelle sa prévision de l'Etat prolétarien. Pourtant, l'ambiance rurale impose, en même temps, à la Commune, tous les caractères traditionnels des révoltes d'ancien régime.

Durant cinq siècles, contre le Roi et les Nobles, l'insurrection est municipale. Franchises communales ! Premier visage de la Liberté ! Mot d'ordre qui unira périodiquement deux classes ascendantes et condamnées à de longs siècles de dépendance : petite-bourgeoisie naissante, prolétariat naissant. Leurs rangs confondus forment le Peuple, aux jours de bataille.

C'est ce « Peuple », cet assemblage confus de deux classes virtuellement distinctes, qui fut porté au pouvoir, le 18 mars 1871, par la lâcheté inouïe des grands-bourgeois.

Jamais bourgeoisie régnante ne fut plus lâche, essentiellement lâche, que celle de M. Thiers.

C'était elle qui s'était gavée, l'avant-veille, sous l'Empire, de splendeurs de bazar, d'une prostitution intégrale, capable d'éclipser tout ce qui s'était fait de mieux en Occident. Hier, c'était elle qui avait perdu la guerre la plus désastreuse.

C'était elle, en effet.

Du premier au dernier coup de feu tiré contre les Prussiens, la France se refusa à l'idée qu'elle pût céder à la Prusse. Comme en 1793, comme en 1914, la France était, en 70, un prodigieux réservoir de combattants, contrastant avec l'impréparation inouïe de sa machine officielle de guerre. De Wissembourg et Forbach jusqu'à la capitulation de Paris, à chaque désastre, la France répondra d'instinct par un acte de foi en l'improvisation, c'est-à-dire un acte de foi en la force populaire. Aux généraux incapables, on espère toujours substituer le soldat français, dont la masse (n'est-ce pas ?) est inépuisable ! On attend chaque jour le coup de reins de Valmy.

En 1870, la France ne pouvait vaincre qu'en lançant le peuple contre l'ennemi. Or, la République du 4 septembre était — et est encore — bourgeoise. Dès sa première année d'existence, elle l'a proclamé en préférant avec entêtement la capitulation devant l'ennemi à l'armement des forces révolutionnaires.

Incapables de résister à la volonté de combat de ce peuple, les hommes du 4 septembre passent six mois à faire avorter chacun de ses efforts. Certains le font inconsciemment : Gambetta appelle la levée en masses et la confie aux préfets et aux généraux de l'Empire, laisse un ratapoil sinistre, d'Aurelle de Paladines, casser devant Orléans l'élan de l'armée de la Loire. D'autres le font sciemment : Trochu envoie la Garde Nationale se buter sur des impasses à Champigny, à Buzenval, au Bourget.

Enfin, ça y est. Le peuple est épuisé d'héroïsme inutile. On capitule !

Le tout est maintenant de désarmer les ouvriers. Avec la maladresse de tous les grands ministres

du XIX^e siècle, Thiers s'imagine pouvoir chiper leurs canons aux Parisiens. L'affaire rate, tourne à l'émeute. Aussitôt, un envol de moineaux : la bourgeoisie régnante s'éclipse en banlieue, comme nous l'avons vue filer à Bordeaux. Plus de gouvernement à Paris ! C'est la Commune.

La Commune est morte parce qu'elle était plus populaire encore que prolétarienne. Aucune des classes qui entraînent, enfin pour de bon, à l'Hôtel de Ville, n'avait encore clairement dégagé sa stature propre, son idéal personnel. La Commune cassa l'Etat bourgeois et esquissa un Etat prolétarien ; mais, en même temps, elle abdiqua dès la première semaine en se jetant, tête baissée, en pleine légalité électorale. Il fallait vraiment le génie de Karl Marx, puis de Lénine et de Trotsky pour tirer de la Commune des enseignements prolétariens authentiques. Ce qui apparaît à la surface de l'histoire, c'est le plus effrayant des avortements démocratiques. Le peuple se fait écraser pour avoir écouté les futurs radicaux-socialistes.

Comment ce désastre aurait-il pu être évité ? La petite-bourgeoisie n'avait pas encore conquis l'Etat, étalé son régime, sa politique ! L'autocratie impériale était hier encore au pouvoir ! Comment eût-on pu se méfier de la démocratie petite-bourgeoise ?

La toute-dernière tradition — 48 — imposait mieux encore que le jacobinisme tous les idéals « libéraux » aux révolutionnaires. Solennellement les francs-maçons décoraient les remparts de leur bannière, convaincus que les Versaillais allaient, évangéliquement, cesser les hostilités.

Et surtout le cadre si étroit de la rébellion, son isolement complet lui imposent de réaliser, donc de concevoir à l'échelle municipale tout ce qu'elle rêverait si volontiers à l'échelle internationale, et que les Jacobins avaient déjà esquissé à l'échelle de la nation. Dès lors, on côtoie sans cesse une omière séculaire, on s'abandonne à une tradition qui date d'Etienne Marcel, bien qu'on ne l'imagine qu'en des souvenirs hébertistes.

Mais déjà cette dualité de forces révolutionnaires est trop profondément évoluée pour que la collaboration soit féconde. La légalité petite-bourgeoise est

sans cesse brusquée par la violence du prolétariat ; et l'action prolétarienne avorte sous la phraséologie parlementaire, par manque d'organisation strictement autonome.

La Commune a prolongé le paradoxe militaire de 1870. La conscience de la valeur offensive des masses a fait durer l'optimisme aveugle, l'acte de foi en la vertu de l'improvisation. Cette organisation de combat, que ni l'Empire ni la République de Gambetta n'avaient su lui donner, le peuple ne la reçut pas de la Commune, où la majorité des gouvernants étaient des petits-bourgeois, voire des politiciens.

Jamais la Commune ne sut en finir avec les questions d'ordre intérieur, de discipline révolutionnaire. Après avoir toléré la résistance des maires, elle toléra le pouvoir mal délimité du Comité de la Garde Nationale, parce qu'elle-même était hybride. Elle eût toléré vingt dissidences ; jamais son contrôle sur ses délégués ne fut efficace. Comment aurait-elle vaincu ?

L'ensemble des opérations fut abandonné constamment aux circonstances et à l'initiative des masses. Quand celles-ci sentent — trop tard — qu'il faut marcher sur Versailles, on les y laisse partir quasiment la fleur au bout du fusil, et c'est le massacre de Rueil, le 3 avril. Ensuite, c'est la guerre de rempart au petit bonheur, où « ce sont toujours les mêmes qui se font tuer », et où, par chance, un Dombrowsky se trouva là pour organiser le secteur le plus menacé.

Paris en vient si bien à oublier sa défense qu'un soir de dimanche et de fête populaire, les Versaillais entrent à Passy. L'optimisme est si tenace que le lendemain seulement le Gouvernement prend la situation au sérieux. Que fait-il ? Ce qu'il n'a pas cessé de faire : il s'en remet à l'improvisation populaire. Delescluze, délégué à la guerre, désavoue toute discipline et en appelle aux barricades anarchiques !

L'armature que méritait le peuple de 1870-71, il n'en reçut qu'une caricature avec les chefs traîtres de l'Empire, les chefs incapables ou impuissants de la République : quant à la Commune, elle ne lui en donna même pas, parce qu'elle croyait dévotement, de tout son optimisme de petite-bourgeoisie révolutionnaire, à l'écroulement spontané des obstacles, à l'organisation spontanée de la société « populaire » sous le rayonnement de la Liberté. G. MICHAEL.

